

*L'Esprit français* (10 juin. — « Jules Vallès et Manet », par Frantz Jourdain. — « Patrie et Humanité », suite de l'enquête ouverte par M. Paul Gsell. — « Les dessous de Nana », inédits de Céard, publiés par M. Auriant.

*Corymbe* (mai-juin). — « Tournesol », poème de M. F. Divoire. Et nombreux poèmes par divers.

*La Revue hebdomadaire* (18 juin). — M. C. Malaparte : « Monsieur Lénine, français moyen ». — M. Y. Tuzet : « L'inquiétude de l'Autriche ».

*La Revue Moderne* (30 mai). — « Evolution ou Révolution », par M. Charles Michelet.

*Revue des Deux Mondes* (15 juin). — « Mon frère, le colonial », par MM. J. J. Tharaud. — Lettres inédites de Mme de Staël à son mari. — « Marcel Boulenger », par M. Henry Bordeaux.

*Les Marges* (juin). — Enquête sur l'époque 1900.

*La Revue Universelle* (15 juin). — « Les carnets inédits de Gallieni ». — « Chez nous », par M. Joseph de Pesquidoux.

*Æsculape* (juin). — « Sur une tombe romaine d'enfant », par M. le Dr Jean Picard. — Suite du très curieux « Corot et les femmes », de M. Ed. Gaillot.

*La Bouteille à la Mer* (mai). — Recueil d'excellents poèmes. En particulier : « Elégie », de M. Hugues Fouras, qui a bien lu Laforgue et mêle l'ironie à un impressionnisme aux tons très justes.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

### MUSIQUE

Fin de saison : Galas divers et Ballets russes. — *Divertissement*, à l'Opéra. — Marcel Delannoy, lauréat de la Fondation Blumenthal.

La « saison » ne saurait s'achever sans « galas » de toutes sortes, où brillent, pour un ou deux soirs, des étoiles étrangères, naturellement. A l'Opéra, M. Furtwängler a dirigé deux représentations de *Tristan*, avec Mmes Frida Leider et Olzewska, MM. Lauritz Melchior, Janssen et Kipnis; représentations qui furent excellentes, comme on pouvait l'attendre d'un tel concours. Mais peut-on dire qu'elles ne nous font point oublier d'autres impressions, et toutes récentes?

C'est à la danse que ces galas ont fait la plus belle part : **Ballets Russes** (de Monte-Carlo) au Théâtre des Champs-Élysées, **Ballets Russes** (de Mme Bronislawa Nijinska), à l'Opéra-Comique, puis à l'Opéra, sans publicité et comme une chose toute naturelle, le *Divertissement* de Tchaïkowsky, où

Serge Lifar et tout le corps de ballet se surpassèrent. Ce fut là, sans doute, le meilleur. Mais nous continuerons certainement à tenir pour inférieur ce que nos troupes ordinaires accomplissent normalement. Nul n'est prophète...

Cela est si vrai que, tout récemment, *Excelsior* ayant ouvert une enquête sur l'Opéra, un peintre fort connu répondit : « J'ai renoncé pour ma part à fréquenter l'Opéra : ouïr les *Huguenots* ou quelque œuvre de Verdi quand je peux entendre à l'Opéra-Comique ces deux authentiques chefs-d'œuvre : *Pelléas et l'Heure espagnole*, merci bien!... Les étrangers savent fouiller avec soin leurs archives artistiques. Soyez certain qu'à notre place ils tireraient de l'ombre et du silence où on les tient les œuvres de Lulli et de Rameau... » C'est risible : l'auteur de cette mirifique réponse (ayons la charité de ne point le nommer), pour peintre qu'il soit, doit être aveugle. Les colonnes Morris apprennent à tous les passants que *Castor et Pollux*, *Hippolyte et Aricie* sont au répertoire, que Gluck est plus souvent joué que Meyerbeer, et que *l'Heure Espagnole*, abandonnée par l'Opéra-Comique, a été reprise par l'Opéra qui, récemment, en fêtait la cinquantième représentation (à ce théâtre). Mais que voulez-vous, cela est devenu une manie! Il faut faire le dédaigneux, ne rien trouver bon de ce qui se fait ici, exalter sans mesure tout ce qui se fait ailleurs, louer exagérément tout ce qui vient du dehors. Ce n'est pas un mal nouveau, mais c'est plus que jamais un mal absurde.

Nous avons donc retrouvé les Ballets Russes aux Champs-Élysées et à l'Opéra-Comique concurremment. Là régnait M. Balanchine; ici Mme Bronislawa Nijinska. Le premier nous offrit un *Bourgeois Gentilhomme* d'une chorégraphie étincelante; la seconde, des *Comédiens Jaloux* fort divertissants. La musique de M. Richard Strauss, aux Champs-Élysées, cependant, fut moins bien traitée que celle de M. Alfredo Casella rue Favart. On connaît le *Bourgeois Gentilhomme*, « libre adaptation scénique », réalisée sur un livret de M. von Hoffmannsthal, et qui utilise des thèmes de Lulli. M. Richard Strauss a traité ces motifs avec une délicatesse qui pourrait surprendre ceux qui douteraient de l'extraordinaire habileté de ce musicien. En fait, cette partition est une

de ses plus réussies. Nous en eûmes il y a quelques mois à la Société des Concerts du Conservatoire une exécution dont celle des Ballets Russes n'efface point le souvenir. Mais la chorégraphie est exquise. Mlles Tamara Toumanova et Irène Baranova se montrent délicieusement expertes, et MM. Léon Woizikowski et David Lichine pleins d'audacieuse souplesse. Les *Jeux d'Enfants* (sur la musique de Bizet) ont fait admirer la grâce de Mlles Riabouchinska et Rostova, qui évoluèrent dans un fort joli décor de M. J. Miro. La musique du *Cotillon* est empruntée à Chabrier. Inutile de dire qu'elle est délicieuse. La chorégraphie de Boris Kochno a paru, elle aussi, charmante. La partition que M. Georges Auric a écrite pour *la Concurrence* commente avec verve le développement imaginé par M. André Derain, du dicton : « la concurrence est l'âme du commerce ». Le succès de ces représentations décidera, sans doute, MM. René Blum et W. de Basil à nous donner, l'an prochain, une saison moins courte.

Nous connaissons la musique des *Comédiens Jaloux*, pour l'avoir entendue à l'Orchestre Symphonique de Paris. Elle n'a rien perdu de sa fraîcheur et de sa verve en passant au théâtre; elle aussi est construite sur des thèmes anciens, mais c'est à Domenico Scarlatti que M. Casella les a pris. Son orchestration est des plus spirituelles. Le piano y tient une place considérable, mais judicieuse. Ce ballet a été accueilli avec une égale ferveur par les musiciens et par les amateurs de danse. Peut-être ceux-ci ont-ils trouvé que la part faite à la pantomime était un peu large; mais la drôlerie des inventions, renouvelées de la *Commedia dell' Arte*, l'allant et le brio des interprètes, la franche gaieté de la musique empêchent d'y trouver des longueurs. Mlle Ludmilla Chollar, Mme Bronislawa Nijinska, Mlle Tatiana Ouchkova, MM. Anatole Wilzak et Igor Schwezoff, qui mènent le jeu, ont été fort applaudis.

On a retrouvé au théâtre avec un vif plaisir le *Boléro* de M. Maurice Ravel; il y est à sa vraie place, et ce long *crescendo* qui utilise avec un tel bonheur toutes les ressources de l'orchestre dans la succession des timbres, se légitime par cet autre *crescendo* des mâles désirs qui accompagnent les évolutions de la danseuse dans le *baile*. La mise en scène

est intelligente qui, sans disperser l'attention sur les comparses, nous fait cependant assister à une dispute entre deux habitués du lieu. Le décor et les costumes de M. Annenkoff sont fort réussis. Mme Nijinska, MM. Wilzak, Tadeo Slawinsky et Schwezoff animent cette scène, avec toute la fougue qu'elle doit avoir. Mais que Mme Nijinska est peu espagnole!

Une reprise des *Biches*, de M. Poulenc, a valu à Mlle Vera Nemtchinowa de retrouver le succès qu'elle eut à la création de l'ouvrage; le spectacle commençait par de fastidieuses *Variations* chorégraphiques, sur la musique de Beethoven, un chef-d'œuvre de monotonie. M. Masson dirigea le *Bolero* et M. Labinsky les *Comédiens Jaloux*; l'un et l'autre eurent leur juste part des bravos.

Des spectateurs, qui avaient fait réflexion sur ce spectacle, se demandaient si la mort de Diaghileff n'avait point tué les ballets russes, et si bien tué que ce qui nous est offert présentement n'est plus que le vain fantôme de nos plaisirs passés. Je ne partage pas cet avis : j'ai pris aux *Comédiens Jaloux* un vif agrément; mais l'*Etude* de Bach et les *Variations* de Beethoven m'ont paru ennuyeuses et manquées. Je crois que la raison en est dans le mauvais choix d'un scénario à la fois puéril et prétentieux. L'extravagance la plus folle est permise et souhaitable quand il s'agit de sujets comme celui des *Comédiens Jaloux*. Là, le cocasse trouve naturellement sa place; mais, quand on fait appel à la cosmogonie et qu'on veut traduire plastiquement l'harmonie des sphères (?), quand on veut évoquer la Grèce antique, est-il besoin de tant rechercher le bizarre et le saugrenu? C'est cette recherche qui, déjà du temps de Diaghileff, faillit porter à son entreprisé le coup fatal; il le comprit et sut, fort habilement, donner aux snobs leur pâture de viande creuse sans cesser de faire à la danse classique la part légitime qui lui revenait dans ses spectacles nouveaux. Pour durer, eux aussi, il ne faudrait point que ces successeurs oubliassent cet exemple.

Or, c'est à l'Opéra, dans le **Divertissement** de Tchaïkowsky — qui est un raccourci fort ingénieux de *La Belle au Bois dormant*, dont la chorégraphie fut jadis imaginée par Petipa

— que l'on nous donna précisément l'exemple d'un ballet parfait. Certes, il y a des réserves à faire sur cette musique. Mais elle offre l'incontestable mérite d'être parfaitement appropriée à son objet. Rien de plus charmant que le rajeunissement du vieux ballet opéré par M. Lifar, rajeunissement qui est, le plus souvent, un heureux retour à la tradition classique, mais avec un je ne sais quoi de hardi, de nouveau, qui enchante. Et les étoiles, les grands et petits sujets, y trouvent tour à tour l'occasion de montrer que leur art n'est point en désuétude dans la maison qui porte le titre d'Académie de Musique et de Danse. Mlles Camille Bos, Lorcica, Lamballe et Cérés, MM. Serge Lifar et S. Peretti ont été éblouissants.

La Bourse de Musique de la Fondation Américaine pour la Pensée et l'Art français (Prix Blumenthal) a été attribuée à **M. Marcel Delannoy**. Deux ans après la première représentation du *Poirier de Misère*, qui fut donnée à l'Opéra-Comique en 1927, Jean Marnold, ayant relu la partition, écrivait ici même : « C'est une sorte de miracle d'intuition géniale », et rappelant à ce propos qu'il avait dit, en 1903, la même chose de M. Maurice Ravel, il ajoutait :

Ce m'est une joie d'en saluer aujourd'hui un artiste aussi remarquable par ses dons que sympathique pour la franchise et la modestie de son caractère. Il est presque inconcevable qu'un musicien si jeune ait écrit une telle partition qui frise de bien près le chef-d'œuvre. Je ne sais quelle pusillanimité m'arrête de lui en reconnaître nettement le titre.

Les juges du Prix Blumenthal ont pensé comme Jean Marnold. D'ailleurs, au *Poirier de misère* se sont ajoutés *le Fou de la Dame*, représenté également à l'Opéra-Comique en 1930, un *Quatuor à cordes* qui est une des meilleures pièces de musique de chambre de l'école contemporaine, un ballet, *Cendrillon*, donné avec le plus grand succès à Chicago l'an dernier et que nous verrons prochainement à Paris, *Figures Sonores*, une suite d'orchestre écrite pour illustrer musicalement un film documentaire de Jean Painlevé, *Crabes et Crevettes*, et qui, chez Straram, obtint le plus vif succès; et puis des pièces de piano : *Clef des Songes*, d'une si poétique fan-

taisie, *Rigaudon*, d'un néo-classicisme délicat; des mélodies : trois *Historiettes* de Moréas, quatre *Regrets* de Joachim du Bellay, deux *Poèmes* d'André Germain, un bagage varié, et déjà considérable, malgré le jeune âge du compositeur. Marcel Delannoy, en effet, est né à La Ferté-Alais le 9 juillet 1898. Il ne se destinait point à la musique et voulait être peintre, mais, pendant la guerre (il servit dans l'artillerie), la vocation lui vint, si impérieuse, qu'il décida de se mettre au travail dès qu'il en trouverait le loisir. Autodidacte, il sut pourtant prendre conseil d'excellents maîtres : Jean Gallon, Gédalge, lui enseignèrent l'harmonie et la fugue. Eugène Cools le fit travailler et Honegger, qu'il consulta, encouragea ses premiers essais. Mais il ne doit à ses maîtres et à ses aînés que l'exemple d'une discipline, et peu de musiciens sont aussi personnels que Delannoy. Les livrets du *Poirier de misère* et du *Fou de la Dame* (de MM. Jean de Limozin et André de La Tourrasse) très différents, mais très originaux, très nouveaux, convenaient parfaitement à l'expression de cette personnalité, elle-même si originale. Il est difficile de la définir, car elle semble se renouveler dans chacune de ses créations. Mais quelque forme qu'elles prennent, celles-ci restent toute franchise et toute clarté, et en cela toutes semblables à Delannoy lui-même.

RENÉ DUMESNIL.

#### PUBLICATIONS D'ART

Eugène Delacroix : *Journal*, Plon. — Camille Mauclair : *Le Greco*, Laurens. — M. Seuphor : *Greco*, « les Tendances nouvelles ».

Les écrits posthumes, surtout quand ils revêtent le caractère de notes personnelles, ont presque toujours une histoire. Le premier éditeur, aussi fidèle qu'il soit à la mémoire de l'écrivain, est rarement épargné par la critique. C'est une tâche délicate de reclasser des papiers, de les remettre à leur date, de les situer dans l'œuvre ou dans la vie de l'auteur, et plus encore de les déchiffrer et de faire un choix. De plus, les manuscrits ont souvent circulé sans qu'on sache bien pour quelle cause ni si celui qui les a eus en mains était qualifié pour les garder et pour décider de leur sort.